



LAILA
IBRAHIM

LE CROCUS
JAUNE

ROMAN


CHARLESTON



LAILA IBRAHIM

LE CROCUS JAUNE

À sa naissance, Lisbeth est enlevée à sa mère pour être confiée à Mattie, une esclave, qui se voit contrainte de se séparer de son propre bébé pour devenir la nourrice de l'enfant.

Lisbeth vient d'un monde fait de privilèges et ne comprend pas sa mère, si distante et abattue, ni son père, propriétaire d'esclaves. En grandissant, elle va développer auprès de Mattie une relation intense, qui va influencer leurs vies pendant des décennies. Mais un tel lien entre deux personnes que tout sépare est-il vraiment sans conséquence ?

Plébiscité dès sa sortie par les lecteurs, *Le Crocus jaune* est le récit émouvant d'un attachement impossible mais aussi un roman puissant sur la quête de liberté et de dignité de deux femmes que tout oppose... ou presque.

« J'AI ADORÉ CE ROMAN, QUI EST
D'UNE PROFONDEUR HUMAINE REMARQUABLE.
C'EST UNE PURE MERVEILLE ! »

Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

Traduit de l'anglais par Marie-José Thériault

ISBN : 978-2-36812-520-5



9 782368 125205

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : le-petitatelier.com

Photo : © World of Dot



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« *Le Crocus jaune* est une histoire de lien infaillible, d'amour et d'amitié. La plume de l'autrice est émouvante, elle arrive à retransmettre pleinement les émotions. La thématique abordée apporte un autre angle de vue sur cette sombre période de l'histoire de l'humanité et m'a beaucoup intéressée. »

Marie, de @leslecturesdeknut

« C'est un roman sur deux femmes fortes, chacune à leur manière, qui finiront par écouter une seule musique : celle de leur cœur. Un très beau premier roman qui m'a totalement happée. »

Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

« J'ai adoré cette lecture. Dès le début, j'ai été embarquée dans cette histoire prenante et touchante. Ce livre allie tout ce que j'aime dans une lecture : des femmes qui ont un destin hors du commun, et un côté historique. »

Flavie, de @petite_etoile_livresque

« J'ai été très touchée par la relation qui lie Mattie et Lisbeth, deux personnages révoltés et épris de liberté. Des mondes différents, des destins opposés mais pourtant la même envie d'évasion. »

Célia, de @ladybooksss

« Lisbeth est une vraie héroïne, une femme forte et intelligente qui parviendra à construire une vie dans laquelle elle se sentira bien. La fin du roman conclut magnifiquement la destinée des deux femmes. »

Laure, de @liseusehyperfertile

« Un roman très émouvant. La relation entre Mattie et Lisbeth, tissée à contre-courant de ce que dictaient leurs origines sociales, est magnifique. La description de deux milieux que tout oppose est très juste. J'ai aimé la narration avec l'alternance des points de vue, entre l'une et l'autre. »

Christelle, de @jadorelecture

« Le récit traite de sujets comme l'amour, les choix, la maternité, l'amitié et la famille. Une ode à l'humanité et à la tolérance. »

Louise, de @livres.et.compagnie

« Une histoire attendrissante et pleine d'espoir. »

Marie-Anne, de @maddysbook

« La quête de liberté de Mattie et la quête de vérité de Lisbeth ponctuent ce roman très émouvant. Les personnages sont très attachants et je reste convaincue que Mattie et Lisbeth continueront de m'accompagner pour un petit bout de chemin. »

Debora, de @debora.moloc

« Deux femmes courageuses qui vont tout faire pour se libérer de leur condition opprimante. Une belle leçon de vie et d'espoir que nous donnent ces deux femmes. »

Aurélie, de @aurelivres57

« J'ai apprécié la modernité de Lisbeth, et j'ai admiré le courage de Mattie. Bien que le thème abordé soit sombre, ce roman fait la part belle à l'humanité et à la bienveillance.

Lise, de @douceur_de_lire

« Un roman passionnant, émouvant et qui nous touche le cœur. *Le Crocus jaune* est une ode à la liberté ! »

Sandra, de @mordue_de_lectures

« *Le Crocus jaune* est une histoire vibrante d'émotions mettant en scène deux héroïnes attachantes refusant de s'arrêter à la différence de couleur et de classe sociale. »

Jessica, de @the.eden.of.books

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LE CROCUS JAUNE

This edition is made possible under a license arrangement originating with Amazon Publishing, www.apub.com.

Édition originale parue aux États-Unis en 2014 sous le titre *Yellow Crocus*, Lake Union Publishing

Publié par AmazonCrossing, Amazon Media EU Sàrl
5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg
Octobre 2018

Copyright © Édition originale 2014 Laila Ibrahim
Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2017 traduite par Marie-José Thériault

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-520-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Laila Ibrahim

LE CROCUS
JAUNE

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-José Thériault


CHARLESTON

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Le langage quasi vernaculaire des personnages noirs de ce roman présente en traduction une difficulté pour laquelle il n'y a pas de solution toute faite. Je dis « quasi vernaculaire », car il n'est que modérément idiomatique, ce qui ne diminue en rien le problème de sa traductibilité.

Impossible, en effet, de le rendre par du « petit-nègre » (créé au début du xx^e siècle pour être utilisé dans certaines colonies françaises), par un créole martiniquais, guadeloupéen ou haïtien, ni même par le français cadien (*cajun*) des Acadiens exilés en Louisiane ou le créole des Noirs louisianais. L'un ou l'autre de ces choix aurait produit des non-sens, géographiques et autres, et dans certains cas des problèmes de lisibilité.

Il fallait donc trouver un équivalent crédible qui aille au-delà de la simple élision et de l'absence de négation, mais éviter à tout prix de recourir à un patois ou un argot, quels qu'ils soient, ou d'introduire des éléments de vocabulaire incongrus qui auraient eu pour effet de catapulter les personnages noirs du roman de la Virginie esclavagiste jusqu'en France.

Une solution consistait à façonner une syntaxe qui s'inspire très librement de celle des parlers cadien et acadien, créole louisianais et québécois régional (bas du fleuve

Saint-Laurent, Gaspésie, etc.), puisque ces parlers partagent de nombreuses caractéristiques en raison de leurs origines souvent communes (pour simplifier : français régional, surtout poitevin-saintongeais, vocabulaire maritime du xviii^e siècle, langue parisienne du xviii^e siècle, etc.) et des parcours migratoires nord-américains qui les ont influencés.

Le résultat de cette hybridation très libre n'est pas parfait, bien entendu, et il ne plaira certainement pas à tout le monde, mais il m'a semblé être la solution la plus appropriée dans ces circonstances.

Quelques exemples :

Maintenant : *là tout suite.*

Quand affirmatif : *là que.*

Si : *si que.*

Est-ce que, comment : *c'est-y que, comment que.*

Il faut : *y faut.*

Nous, vous : *nous autres, vous autres.*

Il, ils : *y* (parfois suivi de *z-* pour la grammaire ou l'euphonie).

Tu : élidé devant une voyelle.

J'ai : *j'as.*

Je vais : *je vas.*

Difficile : *dur.*

Mmh-hmm (pour oui) : reste tel quel.

Comme (parfois) : *comme que.*

Et, et puis : *et, et pis, et pis avec, et avec.*

Pas de négations.

Quelques élisions.

Pas de subjonctif ; exemple : *je suis content que t'es ici.*

De temps à autre, la particule *-là* qui sert à marquer l'insistance ; exemple : *oublie pas-là.*

*Pour Kalin, Maya et Rinda, et pour toutes les Mattie du
monde – celles d’hier, d’aujourd’hui et de demain*

PROLOGUE

MATTIE N'A JAMAIS VRAIMENT ÉTÉ À MOI. J'ai possédé cette certitude aussitôt et aussi sûrement que je me suis abreuvée du lait de son sein. Elle avait beau *appartenir* à ma famille, elle avait beau occuper le centre de mon univers, son affection la plus profonde ne m'était pas destinée. Aussi, au réconfort qu'elle me procurait s'ajoutait ma peur de la perdre un jour. Ceci est notre histoire. Vous vous demanderez si elle est véridique. Je vous assure qu'elle l'est, même si mes parents préféreraient le contraire. Il n'y a pas d'histoire plus vraie que celle de mon amour pour Mattie et, je suppose, de son amour pour moi.

CHAPITRE I

14 avril 1837

MATTIE ENVELOPPAIT LE CORPS CHAUD de son fils blotti contre elle quand on frappa à la porte. Elle resta allongée sur sa paillasse, peu désireuse de mettre fin à ce moment précieux, écoutant son grand-père qui ronflait doucement. Elle regarda Samuel, pressa son nez contre le cou moelleux du nourrisson pour respirer son odeur suave, essuya tendrement son front luisant de sueur et posa un baiser sur sa tempe. Les coups se firent plus insistants. Mattie se leva et, serrant son enfant si fort que le souffle brûlant du bébé réchauffa son sein, elle traîna les pieds sur le sol en terre battue. Même si elle la savait inévitable, elle redoutait cette visite importune. Une fois la porte ouverte, sa vie aurait pour toujours un avant et un après.

Quand Mattie tira lentement vers elle le battant en bois brut, le clair de lune lui révéla la svelte silhouette d'Emily, une fillette maigrichonne aux yeux noisette et à la peau couleur de thé au lait. Mattie l'avait déjà aperçue, mais elle la connaissait à peine. La gamine ne devait pas avoir plus de douze ans.

Mattie, vingt ans, était quant à elle aussi noire que des grains de café torréfiés. Ses cheveux de jais formaient deux

nattes serrées de chaque côté de son petit visage. Comme d'habitude, un linge d'un blanc douteux couvrait sa tête.

Sans la saluer, Emily marmonna :

— Viens. Là tout suite. Le petit arrive.

Sitôt son message livré, elle se remettait déjà en route vers la grande maison quand Mattie lui dit :

— Y faut que je laisse Samuel à mon papy avant.

— Dépêche. Y t'attendent.

Papy se redressa sur sa paillasse pour recevoir son arrière-petit-fils. Ses vieilles mains étaient boursoufflées et déformées et ses gencives enflées n'avaient plus que quelques dents.

— C'est pour là tout suite ?

Mattie acquiesça. Elle eut du mal à retenir ses larmes en embrassant tendrement la joue ronde de Samuel.

— Je t'aime, murmura-t-elle dans la petite oreille de son fils avant de presser ses lèvres une dernière fois contre son crâne nu.

Serrant les dents, elle déposa doucement Samuel dans les bras meurtris de son grand-père.

— Oublie pas-là... faut que Rebecca l'allaite là qu'y z-a faim, lui rappela-t-elle même s'il était parfaitement au courant.

— Crains pas, dit-il, sans montrer d'impatience. Toi, fais attention.

Il caressa son bras sombre.

Elle plongea son regard dans celui de Papy, espérant qu'il comprendrait tout ce qu'elle ne lui disait pas. Elle voulait s'assurer que son fils serait bien traité, qu'il saurait qu'elle n'avait pas voulu le quitter, qu'il la reconnaîtrait à son retour. Mais Mattie se tut. Elle ne cria pas, ne protesta pas, ne supplia pas de se voir accorder un peu plus de temps. Elle tourna le dos à sa maison en silence, refoula ses larmes et abandonna son fils. Elle n'avait pas le choix. Elle devait être courageuse, accepter cette séparation et espérer revenir le plus vite possible auprès de Samuel.

Mais quand ce retour aurait-il lieu ? Elle ne pouvait dire si ce serait une question de mois ni même d'années.

Mattie frissonna, prenant pour guise le pâle reflet de la lampe à huile d'Emily. Pour se rendre à la grande maison, elles suivirent un sentier que Mattie avait appris à craindre et qu'elle n'empruntait que rarement.

— C'est depuis quand qu'elle a des douleurs ? demanda Mattie en passant devant la petite cuisine en brique à proximité de la maison.

— Toute la journée quasi. Elle s'a mise à crier après le déjeuner.

— Elle a perdu ses eaux ?

— Sais pas, répondit l'enfant quand elles eurent atteint l'arrière de la grande maison.

Elles franchirent une porte peinte et empruntèrent l'escalier de service vermoulu pour monter à l'étage. Mattie n'y était jamais entrée et, jusqu'à quelques jours auparavant, elle n'avait jamais cru devoir le faire. La demeure des maîtres était fermée à ceux qui travaillaient aux champs. Elle ignorait pourquoi elle avait été choisie plutôt que sa sœur Rebecca pour être la nourrice de ce nouveau bébé. Elle ne discutait pas avec les Blancs. Elle se contentait de leur obéir.

Mattie suivit nerveusement Emily. Elles foulèrent le tapis coloré et moelleux d'un interminable couloir. Emily s'arrêta à la dernière des portes vernies qu'il comptait, celle de gauche.

— Y t'attendent, dit-elle à Mattie en pointant son doigt.

Emily ouvrit la bouche dans un bâillement, tourna les talons et fit demi-tour.

Restée seule, le cœur de Mattie battait à tout rompre. Soudain, la porte s'ouvrit à la volée. Mattie eut juste le temps d'éviter le personnage qui sortait en courant. Une relent d'air tiède mêlé de transpiration s'échappa de la chambre. Mattie hésita sur le seuil, tenta de percer la pénombre.

Une Blanche menue, dont la peau rappelait la couleur de la crème, était couchée dans un grand lit. Les yeux fermés au monde, elle gémissait bruyamment. Ses cheveux sombres et humides collaient à son visage bouffi et

en sueur. Elle hurla de douleur, le visage convulsé. Elle serra si fort les yeux qu'on n'en vit plus les cils, et se mordit furieusement les lèvres.

— Te voilà, dit une des deux femmes qui s'affairaient autour du lit.

La grosse Blanche, aux petits yeux bleus et aux cheveux gris ramenés en un chignon sévère, indiqua un fauteuil dans un coin de la chambre.

— Va t'asseoir et ne fais rien qui dérangerait ta maîtresse. Nous n'avons pas encore besoin de toi. Des complications...

Elle n'acheva pas sa phrase.

Mattie entra le plus silencieusement possible et se fit toute petite pour ne pas attirer l'attention de l'homme rougeaud debout au pied du lit. Elle se glissa dans le fauteuil en velours rouge et, sans s'en rendre compte, caressa le tapis soyeux du bout de ses orteils. Elle regarda aussitôt autour d'elle, s'imprégnant de tout. M^{me} Ann, la maîtresse du domaine, était allongée sur le grand lit à colonnes qui occupait presque toute la place. À côté, un meuble de toilette avec un plateau en marbre, sa cuvette remplie de linges chiffonnés. L'homme donna des instructions aux femmes de chaque côté du lit.

— Quand je serai prêt à sortir le bébé, tenez-la fermement. Si elle bouge, ils pourraient mourir tous les deux.

Le médecin tira de son sac un forceps sale qu'il essuya d'un coup de chiffon taché de sang, puis se pencha au-dessus du lit.

— Maintenant ! ordonna-t-il.

Les femmes pressèrent de leurs mains pâles les épaules et les bras de M^{me} Ann pour la pousser contre le matelas. Quand le médecin inséra le forceps dans le vagin de la parturiente, Mattie, compatissante, grimaça et retint son souffle.

— Aaahhh... ! cria M^{me} Ann.

Le docteur eut beau tirer, le bébé ne bougea pas.

Il changea de position, prit appui sur ses jambes écartées et insista dans sa manœuvre. Ses mains glissèrent,

laissant l'instrument plongé dans le ventre de la femme. Maugréant à voix basse, il essuya ses paumes humides sur son pantalon et agrippa encore plus fermement le forceps. Il le tira vers lui lentement, non sans difficulté ; l'instrument obéit enfin à ses gros doigts.

Étroitement coincé dans le triangle des branches, un scalp violacé affleura entre les cuisses blanches de la maîtresse du domaine. Le médecin poussa un grognement. Sa main gauche glissa une fois de plus.

— Quel petit cabochard ! s'exclama-t-il.

Il tira vers lui le forceps au moment précis où se contractait l'utérus de la femme. La tête du bébé émergea et Mattie put distinguer le bout de ses oreilles. La contraction finie, le médecin tira une autre fois, en vain. Aussitôt après, il profita d'une autre contraction et le reste de la tête, les épaules, le torse et les membres suivirent. Une chose violette et immobile s'affaissa sur le drap.

Le médecin regarda la forme flasque du bébé. Mattie dut se retenir pour ne pas s'en emparer, le retourner et lui frotter vigoureusement le dos. Impuissante, elle attendit que le docteur fasse quelque chose.

Vas-y, petit, pensa-t-elle pour stimuler la créature qui allait bientôt gâcher sa vie. *Respire.*

Le médecin clampa puis coupa le cordon ombilical du nouveau-né toujours immobile. Il eut un sursaut, bascula la tête, ouvrit grand sa bouche bleuie et poussa un cri rauque. Mattie l'acclama en silence. *T'as réussi !*

— Heureusement que j'étais là, déclara le médecin. Elle doit à la médecine moderne d'avoir pu respirer.

— C'est donc une fille, dit la mère.

— Oui, confirma le médecin d'un air désinvolte.

La jeune femme étira le cou et tendit les bras. Le médecin enveloppa négligemment le nourrisson dans une couverture pour le remettre à sa mère.

— Pas maintenant, dit la grosse femme au chignon. Vous êtes encore trop faible pour la prendre dans vos bras.

S'adressant au médecin, elle ajouta :

— Donnez-la à la nourrice.

La mère se cala contre les oreillers sans protester. Le médecin apporta le petit paquet humide à Mattie avec un haussement d'épaules.

— Tu as du lait ?

— Oui, m'sieur, répondit Mattie, les yeux baissés sur le parquet en chêne. J'ai un petit qu'est né y a quelques mois.

— Alors fais ce que tu es venue faire.

Le docteur retourna au chevet de sa patiente, recueillit le placenta et recousit la jeune accouchée.

Mattie regarda le bébé rose qui n'avait pas encore de nom. Les forceps avaient laissé des traces bleues et violettes autour de ses oreilles meurtries. Il se léchait déjà les lèvres et hochait la tête en quête de nourriture. Soulevant sa chemise, Mattie découvrit un sein généreux au long tétou, le souleva d'une main et chatouilla de sa pointe les lèvres minces du bébé jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche toute grande. Mattie l'attira aussitôt à son sein qu'il téta vigoureusement. Elle ressentit bientôt un tiraillement familier quand son lait se mit à couler et s'adossa contre le fauteuil moelleux en serrant le nourrisson contre son cœur. Les yeux penchés sur cette vie nouvelle, Mattie songea à Samuel qui dormait sur une paille dure, si loin d'elle. Son corps se languissait de lui. Elle aurait voulu l'avoir dans ses bras, plutôt que cette inconnue. Elle se demanda s'il dormait profondément aux côtés de Papy ou s'il était éveillé et réclamait sa tétée maternelle. Il ne comprendrait pas pourquoi leur relation avait pris fin, et cette pensée lui brisa le cœur.

Avant même que le nourrisson ait fini de boire, la grosse Blanche au chignon serré interrompit sa tétée.

— Tu appelleras le bébé *mademoiselle Elizabeth*. Je suis M^{me} Gray, la gouvernante. Suis-moi.

Mattie écarta doucement l'enfant de son sein, rajusta sa tenue et la suivit. Se servant de son petit doigt comme d'une tétine, elle apaisa le nourrisson tout gluant dans ses bras.

M^{me} Gray les précéda dans le couloir sombre jusqu'à une chambre à l'arrière. Sur la droite, il y avait un canapé vert

et deux fauteuils beiges autour d'une cheminée et, devant une haute fenêtre, un petit lit et un fauteuil à bascule. La gouvernante ne s'arrêta pas, mais ouvrit une porte qui donnait sur une pièce exiguë dépourvue de fenêtre. Un lit bas recouvert d'une courtepointe en patchwork décoloré dominait la pièce, le peu d'espace restant étant réservé à une petite armoire. Une autre porte s'ouvrait sur le mur du fond.

Debout sur le seuil entre les deux chambres, M^{me} Gray tint à Mattie ce discours :

— La grande chambre est celle de M^{lle} Elizabeth. Toi, tu dormiras ici. La porte du fond donne sur le couloir et l'escalier des domestiques. Tu n'emprunteras l'escalier du devant que lorsque tu accompagneras M^{lle} Elizabeth. Quand elle ne sera pas avec toi, tu prendras l'escalier de service. Tes vêtements consistent en deux robes et deux chemises de nuit. Elles sont ici, dans cette armoire.

M^{me} Gray la lui montra du doigt. Mattie s'efforçait de retenir tout ce qu'elle lui disait.

— Tu déposeras la robe et la chemise de nuit portées la semaine précédente chaque lundi matin dans la chute. Tu auras droit à une seule lessive par semaine. Tu n'auras plus besoin de cette guenille qui recouvre ta tête. Nous allons la jeter. Emily, la bonne à tout faire, t'apportera tes trois repas par jour. Si tu as des questions, demande à Emily. Elle connaît très bien les habitudes de la maison. Elle te dira quand sortir M^{lle} Elizabeth de sa chambre.

M^{me} Gray plongea son regard dans celui de Mattie.

— Le rôle d'esclave domestique est un rare privilège. J'ose croire que tu sauras ne pas en abuser ?

— Oui, m'dame.

— Il y a de l'eau tiède dans la cuvette à côté de la commode de M^{lle} Elizabeth, dit M^{me} Gray en revenant dans la chambre du nouveau-né. Baigne l'enfant avant que l'eau ne refroidisse.

M^{me} Gray partie, Mattie regarda le bébé blotti dans ses bras.

— C'est juste nous deux, là tout suite, fillette. Je sais pas ce que je vais faire de toi. Je suppose qu'on va y voir ensemble. D'abord, on va faire le tour de ta chambre. Après, on va te laver.

Mattie arpenta la pièce avec l'enfant et passa en revue son nouvel environnement. De longs panneaux de tissu vert sombre étaient suspendus à des tringles à quelques centimètres du plafond. Après s'en être approchée pour en caresser la soie douce au toucher, Mattie écarta les tentures qui masquaient deux hautes fenêtres. Elle avait déjà vu du verre, elle en connaissait le nom, mais elle n'en avait jamais touché. Elle fit glisser ses doigts de haut en bas sur la surface lisse et froide, puis regarda dehors vers le quartier des esclaves. Il faisait encore nuit, mais elle parvint à distinguer chaque petite construction.

De cette distance, le quartier était méconnaissable et Mattie se demanda à qui appartenait chacune des cabanes. Quand elle trouva la sienne, la cinquième, avec ses bancs de troncs d'arbres à l'arrière, son cœur bondit dans sa poitrine. Elle chercha Samuel et Papy mais ils n'y étaient pas. Elle persista, espérant les apercevoir, les larmes aux yeux, la gorge serrée. Il n'y avait personne, mais elle poursuivit son guet.

Les vagissements de M^{lle} Elizabeth la tirèrent de sa rêverie. Elle donna son petit doigt au bébé et recommença à parcourir la chambre des yeux. À gauche de la fenêtre, un lit en riche bois de cerisier était recouvert d'une courtépointe neuve à motifs d'ois sauvages si soigneusement assemblés qu'elles semblaient sur le point de s'envoler par la fenêtre. Mattie s'assit au bord du matelas, s'émerveilla de son confort et de la douceur de la courtépointe.

— T'as un beau lit, fille, même que si t'y vas pas dormir avant longtemps.

Le bébé dormirait auprès d'elle dans l'antichambre pendant plusieurs mois.

Dans le coin, à droite de la fenêtre, un fauteuil à bascule luisant d'encaustique attendait. Tout près, à côté d'une cuvette remplie d'eau tiède, une commode sur laquelle

était posé un coussin en piqué. Elle y déposa le nouveau-né. Ayant ouvert l'un après l'autre les tiroirs, Mattie y trouva des robes finement cousues, des chaussettes, des langes et des bonnets soigneusement roulés en boule, comme des œufs qui attendraient d'éclore. Elle regarda le bébé et dit, en hochant la tête :

— T'as plus de nippes que tous les esclaves aux clos mis ensemble.

Elle choisit quelques vêtements de coton doux qu'elle étala sur le lit. Elle déroula la couverture qui enveloppait le bébé flasque et déposa la petite fille dans la cuvette d'eau tiède. M^{lle} Elizabeth poussa des cris de protestation pendant que Mattie la débarrassait du vernix et du sang séché, derniers vestiges de l'accouchement.

— Chut, chut. Ça va bien-là. C'est pas grave, dit Mattie pour rassurer l'enfant. C'est fini-là. Le pire a passé.

Après avoir langé le bébé, Mattie enfila sur sa tête duvetée une robe blanche bien repassée en prenant soin d'éviter les meurtrissures qu'avaient laissées les forceps, puis elle glissa ses bras délicats dans les manches bouffantes de la robe et l'emballota dans une couverture. M^{lle} Elizabeth se détendit et la regarda fixement.

— Tu vois-là ? C'est fini, murmura Mattie. T'es toute propre.

Elle la détailla, fit glisser son doigt sur la peau rougie du visage et sur les sourcils soyeux à peine visibles. Ses yeux étaient d'un curieux bleu terne. Contrairement à Samuel, cette petite créature semblait venir d'un autre monde. Sans doute ne serait-elle jamais jolie.

L'endroit éveillait la curiosité de Mattie en dépit de sa fatigue et de sa tristesse.

— On va voir le reste, là tout suite. Ça, c'est quoi ?

Elle s'approcha de la cheminée et s'assit sur le canapé en velours vert, en testa les ressorts, puis, portant son attention sur les deux fauteuils tour à tour, elle décréta qu'ils étaient inconfortables.

Elle laissa M^{lle} Elizabeth douillettement emmitouflée sur le canapé et s'agenouilla par terre pour examiner les

carreaux aux motifs élaborés du pourtour de la cheminée. Leur surface était froide et lisse comme celle des fenêtres, mais dans de belles nuances de vert et d'or. Elle en suivit du doigt le dessin coloré puis, une fois redressée, elle sursauta à la vue de quelque chose qui bougeait devant elle.

— Bonjour ! s'écria-t-elle.

Pas de réponse. Elle s'approcha pour mieux voir. Une femme vint à sa rencontre. Surprise, Mattie recula d'un bond. L'image recula aussi. Mattie toucha doucement la surface froide et lisse. Elle regarda la scène de très près, se tourna vers la chambre, puis derechef vers le miroir. La chambre se déployait à la fois devant et derrière elle, comme reflétée dans l'eau. Mattie inclina la tête d'un côté puis de l'autre, ouvrit la bouche, tira la langue et observa son propre reflet.

Elle découvrit ses yeux ronds, qu'elle n'avait encore jamais vus. Quand elle était enfant, on lui disait qu'elle avait les yeux de sa mère. C'était vrai. Ils étaient grands, chaleureux, presque noirs comme ceux de sa maman. Elle allongea la main pour toucher son visage, vit ses doigts explorer ses joues, ses lèvres, son nez. Mattie chercha dans ses traits ceux de son fils, Samuel. Le nez, conclut-elle. Samuel et elle avaient le même nez. Peut-être aussi les oreilles.

— T'es pas à plaindre, ici, fille, dit-elle à voix haute avec un hochement de tête quand elle alla reprendre le bébé couché sur le canapé.

Mattie fit le tour de la chambre en suivant le mouvement sinueux des fleurs du papier peint jusqu'à revenir au fauteuil à bascule qu'elle approcha de la fenêtre. Elle s'y assit avec M^{lle} Elizabeth et laissa son regard errer sur le quartier des esclaves. Le soleil se levait. Bientôt tous iraient travailler aux champs. Mattie jetait de temps en temps un coup d'œil à la porte pour s'assurer que personne ne l'espionnait. Elle se berçait en regardant dehors, comme s'il lui suffisait de le souhaiter pour se retrouver auprès des siens.

Papy sortit enfin, Samuel dans les bras. Il tourna le dos à la grande maison et se rendit chez Rebecca pour la tétée matinale du bébé. S'approchant de la fenêtre, Mattie chercha un signe de détresse sur le visage de son fils. Elle était trop loin pour bien le voir, mais comprit qu'il ne pleurait pas. Samuel, sa petite tête visible par-dessus l'épaule de Papy, se balançait au rythme des pas de son arrière-grand-père. Mattie n'en détacha pas les yeux jusqu'à les voir s'estomper et disparaître tout à fait, comme une feuille emportée par le courant d'une rivière.

Submergée par la nostalgie et la peine, Mattie ne put supporter plus longtemps la vue de son univers et, délaissant la grande fenêtre, elle retourna vers son lit dans la petite pièce attenante. Elle y entra avec le bébé et referma la porte derrière eux. Après avoir couché l'enfant sur la courtepoinette en patchwork, elle s'y allongea à son tour, enfouit son front dans ses bras repliés et pleura. Un torrent de larmes baigna ses joues et l'oreiller de plumes. Elle se languissait tant de son fils qu'elle en suffoquait presque.

Quand elle se fut un peu calmée, elle redressa la tête et regarda le nouveau-né inconnu qui dormait à côté d'elle. Les paupières pâles et diaphanes de M^{lle} Elizabeth laissaient transparaître de fines veinules bleues. Fragile et dépendante, elle n'avait aucune conscience du monde qui l'entourait. Mattie frôla ses petits yeux, son nez, ses lèvres ; sa main parcourut le doux menton de la petite, son cou délicat et vulnérable.

Une vague de haine la submergea. Elle plaqua sa main sur la bouche minuscule et les narines du bébé et pressa. Son cœur s'emballa derrière ses côtes. Dans quelques secondes, tout serait fini. Mais le bébé s'agita, ouvrit la bouche et un cri strident s'échappa soudain du petit corps.

Mattie retira aussitôt sa main.

— Y m'ont enfermée ici, mais je suis pas désespérée, siffla-t-elle pour se rassurer et rassurer Dieu, mais pas l'enfant qui n'était conscient de rien. Je vas pas te faire de mal, mam'zelle.

Mattie se laissa tomber sur le lit, épuisée. Elle avait envie de dormir et de s'échapper dans ses rêves, mais trop d'images se bouscullaient dans sa tête. Elle vit Samuel dans les bras de Rebecca, qui hurlait en arquant le dos de rage. Elle se demanda si Rebecca saurait l'emmailloter correctement, les bras repliés, s'il pleurerait trop. Elle substitua à cette vision celle d'un Samuel repu, agrippé au sein de Rebecca. Cette vision ne la réconforta pas davantage.

Mattie se leva et rentra seule dans la grande chambre. Elle pressa l'oreille contre la vitre en espérant entendre ainsi la voix de son fils. Rien. Que le rugissement du sang dans ses veines.

— Rebecca sait voir aux bébés, chuchota-t-elle. Elle sait quoi faire. Elle aime beaucoup Samuel. Rebecca et Papy vont prendre soin de lui.

Elle pria à voix haute :

— Bon Dieu, c'est moi-là, ta Mattie. Je sais, c'est le matin. D'habitude, je te parle juste le soir, mais là tout suite, y me faut d'autre aide. Veille sur mon Samuel. Fais qu'y est heureux que Rebecca l'allaitte, mais pas si heureux qu'y finira par m'oublier. Aide-moi à bien traiter la fille qu'y m'ont donnée ici. Bon Dieu, fais qu'elle a pas besoin de moi trop longtemps, fais que je retrouve vite ma famille. Merci de m'écouter plus que d'habitude. Amen.

Mattie alla se recoucher, tournant le dos au bébé qu'elle avait laissé seul quelques minutes plus tôt. Puis elle fredonna tout bas pour elle-même une berceuse familière en espérant que ses paroles réconfortantes finiraient par l'endormir.

Quand les cris de M^{lle} Elizabeth, affamée, la réveillèrent quelques heures plus tard, elle était lovée autour d'elle comme une chatte autour de ses chatons. Se souvenant de l'endroit où elle se trouvait et des raisons qui l'y avaient conduite, elle en eut le cœur brisé. Mais elle fit son devoir et répondit aux besoins de l'enfant.

CHAPITRE 2

DEUX JOURS PLUS TARD, la gouvernante fit irruption dans la grande chambre au moment précis où Mattie s'installait dans le fauteuil à bascule pour la tétée de M^{lle} Elizabeth. Mattie se leva d'un bond, comme un soldat au garde-à-vous.

— Ta maîtresse est suffisamment remise pour voir sa fille, déclara M^{me} Gray. Tu l'emmèneras aux appartements de madame à deux heures.

— Oui, m'dame. 'Scusez-moi-là, m'dame. *Deux heures*, je sais pas comment savoir.

La gouvernante secoua la tête en soupirant. Elle se renfrogna.

— C'est pourtant simple, décréta-t-elle en levant les yeux au ciel. N'as-tu pas remarqué le carillon de l'horloge du séjour ?

— Oui, m'dame. J'entends quelque chose des fois.

— Il sonne un air bref toutes les quinze minutes. Et à l'heure, autant de coups que d'heures. Sais-tu compter ?

Mattie fit signe que oui en s'efforçant de dissimuler son malaise et répondit :

— Oui, m'dame. Jusqu'à dix.

— Eh bien, il te faudra apprendre à compter au-delà de dix ou, du moins, comprendre les subdivisions de l'heure.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le crocus jaune
Laila Ibrahim



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON